DES MANUSCRITS ENLUMINÉS POUR LES JEUNES MARIÉS ? RÉEXAMEN D'UN LIEU COMMUN DE L'HISTORIOGRAPHIE SUR LES TROUSSEAUX DE MARIAGE AUX XVII^{e} ET XVIII^{e} SIÈCLES

Delphine MULARD
INALCO / CEJ (Paris)

Entre la fin du XVI^{e} siècle et le milieu du XVIII^{e} siècle un nombre important de rouleaux et de codex manuscrits et enluminés sont produits au Japon. Ils sont regroupés au début du XX^{e} siècle sous l'appellation fautive de « livre illustré de Nara » (*Nara ehon*). La destination d'un tel nombre d'œuvres enluminées à l'époque du développement de l'édition illustrée profane interroge. De nombreux chercheurs supposent ainsi que ces manuscrits appartenaient à des trousseaux de mariage. Notre article a pour but de revenir sur cette hypothèse très répandue, et d'en expliquer l'origine. Grâce à la lecture des sources des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, nous dessinerons également les limites de cette hypothèse. Nous souhaitons ainsi établir un bilan des connaissances relatives aux trousseaux de mariage et aux codex enluminés en nous appuyant sur des sources secondaires.

Les codex et rouleaux enluminés de Nara et le mariage

Les manuscrits enluminés de Nara se déclinent en trois formats, rouleaux, codex verticaux et codex oblongs, qui connaissent également divers ordres de grandeur (fig. 1). Selon le spécialiste Ishikawa Tōru, ces différents formats résultent d'une évolution tout au long du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle. Les codex les plus anciens conservés, datés des années 1590 à 1620, sont verticaux et de très grandes dimensions. Ces derniers sont progressivement délaissés au profit du codex vertical en demi-format, produit durant la seconde moitié du XVII^{e} siècle et le premier quart du XVIII^{e} siècle. Ce sont les plus beaux codex élaborés à cette époque. Les codex oblongs et les rouleaux enluminés sont élaborés tout au long des XVII^{e} et des XVIII^{e} siècles (fig. 2).

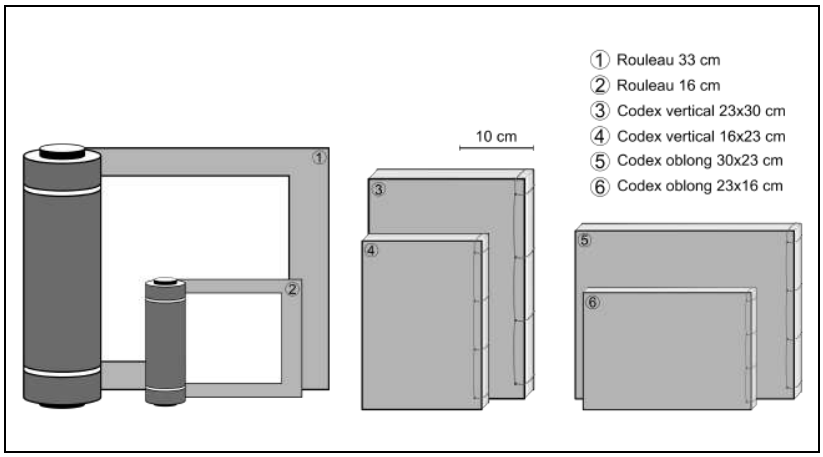

Fig. 1 : Schéma des différents formats des manuscrits enluminés

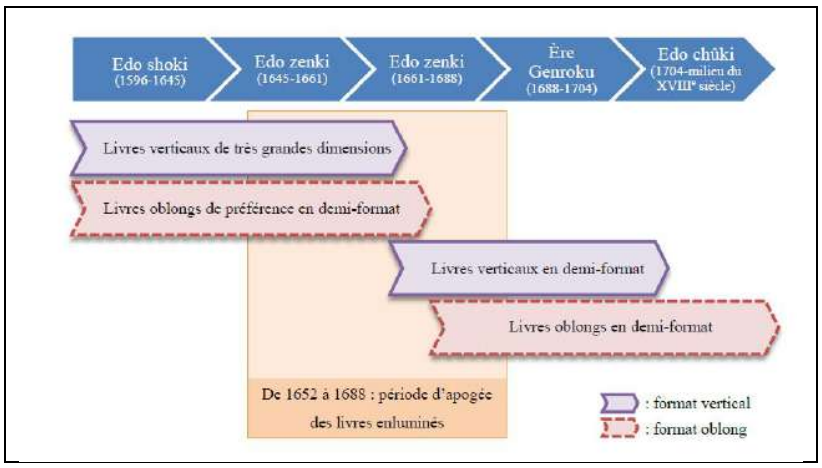

Fig. 2 : Chronologie des différents formats de codex enluminés

Ces œuvres contiennent des récits relevant de deux types littéraires. D'une part, les œuvres littéraires réalisées avant l'époque de Muromachi et qui seront nommées par la suite des « classiques ». D'autre part, les récits plus ou moins courts rédigés durant l'époque de Muromachi et regroupés sous l'appellation *otogizōshi*. Cette terminologie est certes anachronique, mais elle traduit la distinction des genres littéraires qui se fait jour à l'époque d'Edo, où les œuvres sont classées selon l'origine sociale de leur auteur : la noblesse pour les écrits des époques Heian et Kamakura, les classes populaires pour les récits de l'époque Muromachi (SUZUKI 2006 : 70-71). Dans les codex et rouleaux enluminés, « classiques » et *otogizōshi* ne bénéficient pas du même traitement.

Les récits *otogizōshi* ont fait l'objet en 1982 d'un recensement à grande échelle par Matsumoto Ryūshin. Le recensement des « classiques » enluminés sous la forme de codex est encore à faire : nous en proposons ici une ébauche.

Contenu	**oblongs**	**demi-format verticaux**	**verticaux**
Nombre total des récits *otogizōshi*	246	106	106
Classiques			
Contes d'Ise	1	28	3
Dit du Genji	0	5	1
Conte du coupeur de bambous	1	3	2
Heures oisives	0	7	0
Dit des Heike	0	10	2
Total	2	53	8
% des *otogizōshi* au sein des codex enluminés	99,19	66,67	92,98
% de classiques au sein des codex enluminés	0,81	33,33	7,02

Tableau 1 : Extrait du décompte et pourcentage des codex enluminés par format et par type de contenu

Le *Dit du Genji*, tout comme les différents récits de chroniques guerrières, ne connaît que très peu de déclinaisons sous forme de livres enluminés. La majorité de ces textes se présente sous la forme de codex manuscrits sans image. Ishikawa Tōru explique cette absence d'images par la longueur du texte qui nécessiterait ainsi beaucoup trop d'enluminures (ISHIKAWA 2008 : 69-70). L'absence du *Dit du Genji* au sein des codex enluminés peut également s'expliquer par les particularités de l'histoire de sa réception : il n'atteindrait une réelle popularité qu'à partir de la publication du *Nise Murasaki Inaka Genji* [Genji de la campagne, parodie de Murasaki] par Ryūtei Tanehiko entre les années 1829 et 1842 (MOSTOW 2014 : 256). Les classiques plus courts comme les *Contes d'Ise* ou les *Heures oisives* sont pour leur part davantage enluminés, presque exclusivement sous la forme de codex vertical en demi-format.

Les chiffres que nous présentons dans le tableau ci-dessus, montrent l'importance écrasante dans la production des codex enluminés des récits de type *otogizōshi*. Les « classiques » ne sont nombreux que sous la forme de codex vertical en demi-format, où ils ne dépassent pas cependant les 34 %. Les « classiques » sont ainsi fortement liés à un format qui apparaît dans la seconde moitié

du XVII^e siècle, mais ne représentent qu'une quantité infime des manuscrits enluminés produits à l'époque d'Edo.

La société citadine qui se développe à l'époque de Muromachi et devient dominante à l'époque d'Edo connaît un changement dans ses traditions : le modèle de mariage dominant devient alors le *yome.iri*, c'est à dire l'entrée de l'épouse au sein de la famille de son mari (EMA 1976, vol. 7 : 217). Cette pratique connaît plusieurs variations en fonction du statut social des familles qui s'unissent (NAGASHIMA 2011 : 114-118) et est l'occasion d'une véritable procession, codifiée dès la fin de Muromachi (HAINO 1989 : 35), dans laquelle est mise en avant la richesse de la famille de la mariée par le biais de l'exposition des différents objets constituant son trousseau, qui sont sujets à un inventaire lors de leur entrée dans la demeure de l'époux. Grâce à ces archives, ainsi qu'aux descriptions du mariage faites dans les ouvrages éducatifs de l'époque d'Edo, le contenu de ces trousseaux nous est relativement bien connu.

Dès 1935 les premiers chercheurs s'intéressant à ces codex font le lien entre ces derniers et les trousseaux de mariage. C'est le cas de Hotta Ashio qui affirme que « les codex enluminés font partie du trousseau de mariage [des familles de guerriers d'un certain rang, des aristocrates et des riches citadins] » (HOTTA 1935 : 381). Cette affirmation, reprise dans de courts articles en langue occidentale portant sur les *Nara ehon* (HUMBERTCLAUDE 1955 : 124-126), est reprise par d'autres chercheurs (MATSUMOTO 1977 : 56). Certains se montrent plus prudents (ONO 1978 : 66 ; ISHIKAWA 2002 : 145) et ne classent dans la catégorie d'ouvrages intégrés aux trousseaux que les œuvres de très bonne facture. Cependant, ni Hotta Ashio et ses successeurs, ni Ono Tadashige et Ishikawa Tōru ne citent de sources précises lorsqu'ils supposent ou affirment que des rouleaux et codex enluminés sont intégrés dans des trousseaux de mariage.

Ema Tsutomu est le premier chercheur à fournir une histoire complète des rites de mariage japonais dans son *Kekkon no rekishi* [Histoire du mariage]. Pour sa démonstration sur l'époque d'Edo, le chercheur s'appuie sur deux manuels éducatifs *ōraimono*[21] : *Tōsei min.yō konrei shiyō keshibukuro* [Bourse en pavot contenant les usages du mariage pour les gens de notre temps], paru en 1750, et *Konrei suitōki* [Journal des recommandations pour le cérémonial du mariage] publié en 1810. Il existe très peu d'articles scientifiques traitant de la question des objets du trousseau ou des rites reliés au

[21] Livres imprimés regroupant des préceptes moraux, des précis d'étiquette et des modèles d'écriture dans une perspective éducative.

mariage à l'époque d'Edo qui soient postérieurs à ce chercheur. Lorsque la question du mariage est abordée, c'est donc l'ouvrage d'Ema Tsutomu ainsi que les sources historiques étudiées par lui qui sont convoquées. Or, ce dernier ne se base que sur le déchiffrement de sources de 1750 et 1810 : les pratiques du XVII^e^ siècle ne s'y reflètent donc pas. Les chercheurs sur l'histoire du laque cependant ont depuis longtemps recours à des sources diverses et plus anciennes comme les inventaires de mariage (KOIKE 1986 ; HAINO 1989). Ils ne citent cependant que très peu la présence de codex enluminés.

Nous venons de souligner deux faiblesses dans l'hypothèse, vieille de près d'un siècle, d'un lien possible entre les codex enluminés et les trousseaux : d'une part, le manque de sources citées par les historiens ; d'autre part, le caractère trop récent de ces sources. Considérons à présent les témoignages des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Des sources historiques imprécises

Les sources relatives aux manuscrits enluminés intégrés aux trousseaux de mariage au XVII^e^ siècle sont de plusieurs ordres :

- les inventaires de mariage ;

- les mentions littéraires présentes dans les manuels d'éducation *ōraimono* ainsi que dans certaines œuvres de fiction ;

- les manuscrits conservés de nos jours dont on sait qu'ils ont appartenu à des femmes et/ou dont on connaît les circonstances précises de transmission ou d'acquisition.

Nombre de ces sources, surtout lorsqu'il s'agit de mentions littéraires, ont des contenus stéréotypés. En outre, ces écrits ne renseignent pas sur le format des œuvres. Sont en effet utilisés des termes relativement flous comme celui de *kan* (qui désigne tant les rouleaux que les codex), *bu* (ensemble) et *hako* (boîte) qui désignent des ensembles sans en préciser le format. Toutes ces imprécisions inhérentes aux documents historiques ne nous permettent pas d'avoir une idée précise de la nature et de l'importance des livres et rouleaux enluminés dans les trousseaux à l'époque d'Edo.

La nature des inventaires mariage est, en outre, relativement incertaine. Établis au moment de l'entrée des objets du trousseau dans la maison de l'époux, il arrive fréquemment qu'ils soient complétés de manière postérieure lorsque l'épouse hérite d'objets ayant appartenu à des proches (c'est le cas de l'inventaire de Seitaiko, voir KOIKE 1986 : 33-47). Nous pouvons comparer deux inventaires de mariage, celui du mariage de la princesse Sana, fille du treizième moine du Higashi Honganji à Kyōto en 1641

(HŌJŌ 1969 : 47) et celui de la princesse Take (TAKAHASHI 2000 : 109) en 1729 lors de son mariage avec le *daimyō* de Satsuma. On observe dans ces deux inventaires deux contenus différents : le premier est majoritairement constitué d'*otogizōshi* issus de classiques, tandis que le second mentionne des classiques à contenu poétique et romanesque. L'inventaire de Seitaiko, daté de 1700 cite pour sa part des récits de différents types. De nature problématique, ce document est davantage le témoignage de ce que pouvait posséder une femme en termes de récits qu'un inventaire de mariage proprement dit.

Trois précis relatifs au mariage donnent des listes de pièces à fournir au sein des trousseaux. L'*Onna chōhōki* [Encyclopédie pour les femmes] (1692), l'*Onnayō kinmō zui* [Encyclopédie illustrée pour femmes] (1687) relatent la présence de classiques à contenu poétique. Le *Tōsei min.yō konrei shiyō keshibukuro* [Bourse en pavot contenant les usages du mariage pour les gens de notre temps], plus tardif, répertorie des classiques proches de ceux mentionnés dans la liste de la princesse Take, à côté de la mention « récits divers » (*sōshirui*). Cette liste est reprise dans le *Shinzō Onna shorei ayanishiki* [Nouvelle édition augmentée des brocarts des rites relatifs aux femmes] (1839). Les *ōraimono* présentent donc des listes stéréotypées qui n'énumèrent que des classiques littéraires. Une seule mention dans ces listes, celle de *sōshirui* ou « récits divers » pourrait renvoyer à des récits *otogizōshi* dont on ne prend pas la peine de détailler les titres.

Les récits de nature littéraire dès l'époque de Muromachi comme le *Saru no sōshi* [Conte du singe] mentionnent également des « classiques » dont le *Dit du Genji* (YOSHIKAWA 2012 : 54).

À la lecture de ces sources, il apparaît que les ouvrages les plus fréquemment donnés aux mariées sont des œuvres littéraires écrites avant l'époque de Muromachi, surtout le *Dit du Genji*, les *Contes d'Ise* et les *Heures oisives*. Ces œuvres littéraires sont pourtant minoritaires dans la production de codex et de rouleaux enluminés aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Il y aurait ainsi une contradiction entre d'un côté cette affirmation du lien entre la production de manuscrits enluminés et les trousseaux de mariage d'une part, et, d'autre part, les œuvres subsistantes.

Les codex et rouleaux enluminés dont l'historique de transmission est connu sont conservés au Japon et appartiennent aux collections des grandes familles seigneuriales : les collections des *shōgun* Tokugawa et des *daimyō* du fief d'Owari (musée Tokugawa et Hōsa Bunko de Nagoya) et des anciens *daimyō* du fief Matsushiro (Bureau de gestion des collections de la famille Sanada, à Nagano).

Cependant, l'étude de ces œuvres se heurte toujours à une ambigüité : si les propriétaires des œuvres sont connus, il est rare qu'il soit mentionné précisément dans quelles conditions elles ont été obtenues.

La plus ancienne collection seigneuriale de codex enluminés est celle de Toyotomi Hideyori et de son épouse (morts en 1615, certains livres sont conservés à la bibliothèque Tenri). La possession de codex enluminés par Hideyori est attestée car certains livres portent son nom dans un colophon. Cependant, l'usage de ces livres par son épouse est une hypothèse. Parmi les *otogizōshi* de cette collection, certains sont issus de réécritures de classiques et de chroniques guerrières.

De l'examen des collections des *daimyō* Tokugawa et Sanada, plusieurs catégories d'ouvrages se remarquent :

- les copies de classiques sans image comme le *Dit du Genji*, copies largement antérieures aux mariages auxquelles elles sont associées ;

- les codex enluminés illustrant des classiques dont l'élaboration est contemporaine à leur propriétaire ;

- quelques volumes d'*otogizōshi* au contenu auspicieux contemporains également à leur propriétaire ;

- des volumes d'*otogizōshi* du XVIII^e^ siècle appartenant à des femmes ayant vécu au XIX^e^ siècle.

Ayant appartenu à des femmes, tous les titres cités peuvent être considérés comme des ouvrages de dot. Cependant, aucune mention ne permet de l'affirmer. Les ouvrages dont l'élaboration est antérieure de plusieurs siècles à leur propriétaire, n'ont pas été produits à la même période que le mariage supposé : s'ils ont fait partie effectivement d'un trousseau, ils sont présents à titre d'héritage familial. De même, Il n'y a aucune certitude que les ouvrages enluminés du XVII^e^ siècle ayant appartenu à des femmes qui leur sont contemporaines aient été élaborés spécifiquement pour un mariage. En effet, l'absence récurrente de colophons et de sceaux dans les codex enluminés nous empêche de connaître les conditions exactes d'acquisition et de transmission de ces œuvres. Ainsi, très peu d'entre elles peuvent être rapprochées avec certitude de la pratique de confection des trousseaux de mariage.

La présence d'œuvres du XVII^e^ siècle dans les trousseaux de mariage du XIX^e^ siècle montre cependant que cette pratique de donner des livres aux jeunes mariées perdure tard dans l'époque d'Edo.

Peu de sources permettent de cerner quels sont les ouvrages donnés aux épouses au moment de leur mariage. Il n'est pas non plus aisé, parmi les œuvres conservées, de faire la part entre celles crées spécialement pour un mariage et sa mariée, et celles transmises aux femmes à titre d'héritage familial. En outre, ces manuscrits ne sont pas forcément dotés d'enluminures. Nous pouvons cependant souligner la contradiction suivante : bien que les codex et rouleaux enluminés sont, dans l'historiographie, liés à la pratique des trousseaux de mariage, seuls les récits classiques sont cités dans les sources historiques et peuvent donc être désignés avec certitude comme des ouvrages de dot. Or ces derniers ne représentent qu'une petite part de l'ensemble des codex manuscrits et se développent surtout à partir de la seconde moitié du XVII^{e} siècle.

Conclusion

Peu de certitudes peuvent donc être dégagées de la lecture des sources relatives au mariage au XVII^{e} siècle, ces dernières étant fragmentaires et parfois rédigées de manière stéréotypée. Plusieurs éléments se devinent cependant :

- une évolution du contenu des trousseaux de mariage, où les *otogizōshi* et les réécritures de classiques disparaissent au profit des « classiques » dès la première moitié du XVII^{e} siècle, qui deviennent incontournables pour l'éducation et le prestige des femmes ;

- un changement dans le statut des récits *otogizōshi* : détaillés dans les premiers inventaires car considérés comme importants, ils seraient progressivement renvoyés dans une catégorie immense et nébuleuse, celle des *sōshirui*.

En somme, d'avantage de sources du XVII^{e} siècle doivent être déchiffrées et l'étude de ces dernières sont à décloisonner des seules études de l'histoire du laque.

Bibliographie

EMA, Tsutomu. « Kekkon no rekishi [Histoire du mariage]. » *Ema Tsutomu chosakushū* [Œuvres complètes de Ema Tsutomu], vol. 7, Tōkyō, Chūōkōron-sha, 1976 : 215-346.

HAINO, Akio. « Konrei dōgu [Trousseaux de mariage]. » *Nihon no bijutsu* [L'art japonais], n^{o} 277, Tōkyō, Shibundō, 1989.

HŌJŌ, Hideo. « Tokugawa Takehime no konrei to yomeiri-bon [Mariage et livres de trousseaux de la princesse Takehime Tokugawa] ». *Bulletin,* n^{o} 6, Tokai gakuen University, 1969 : 47-56.

Hōsa bunko, rekishi to zōsho [Bibliothèque Hōsa, histoire et collections]. Nagoya, Hōsa bunko, 2004.

HOTTA, Ashio. « Nara ehon no kenkyū [Recherches sur les *Nara ehon*]. » *Shoshigaku* [Études historiographiques], vol. 5, nº 5, 1935 : 378-392.

HUMBERTCLAUDE, Pierre. « *Nara ehon*, le livre à miniatures japonais, 1570-1730. » *Serie Orientale Roma VII*, Rome, Institut italien pour le Moyen et Extrême-Orient, 1955 : 111-153.

ISHIKAWA, Tōru. « Genji monogatari no eiri shahon [Manuscrits enluminés du *Dit du Genji*]. » In *Genji monogatari to Edo bunka, kashikasareru gazoku* [*Genji monogatari* et culture d'Edo, visualisation de l'élégance et du populaire], sous la direction de KOJIMA Naoko, KOMINE Kazuaki et WATANABE Masako. Tōkyō, Shinwasha, 2008 : 65-76.

ISHIKAWA, Tōru. « Nara ehon [Nara ehon]. » In *Otogizōshi jiten* [Dictionnaire des *otogizōshi*], sous la direction de TOKUDA Kazuo. Tōkyō, Tōkyōdō, 2002 : 144-145.

KOIKE, Tomio. « Seitaikō Shokichō [Inventaire des objets de Seitaikō]. » *Shikkōshi* [Histoire du laque], nº 9, 1986 : 33-47.

« Konrei [Mariages]. » Tokugawa Bijutsukanzō hinshō nº 7 [Catalogue raisonné des œuvres du musée Tokugawa, nº 7], Nagoya, musée Tokugawa, 1991.

MATSUMOTO, Ryūshin. « Nara ehon to otogizōshi [*Nara ehon* et *otogizōshi*]. » *Nihon Bugaku* [Littérature japonaise], vol. 26, nº 2, 1977 : 54-62.

MOSTOW, Joshua. *Courtly vision: The Ise Stories and the Politics of Cultural Appropriation*. Leiden, Brill, 2014.

ONO, Tadashige. *Hon no bijutsushi : Nara ehon kara kusazōshi made* [L'histoire de l'art du livre : des *Nara ehon* aux *kusazōshi*]. Tōkyō, Kawade shobō shinsha, 1978.

SUZUKI, Sadami. « The Reception and Reformulation of "Bungaku": from Early Times to the Tokugawa Period. » *The Concept of « Literature » in Japan*, traduit du japonais par Royall Tyler, Nichibunken Monograph Series nº 8, Kyōto, International Research Center for Japanese Studies, 2006 : 59-93.

TAKAHASHI, Akemi. « Daimyōke no konrei ni tsuite [À propos des mariages dans les familles de *daimyō*]. » *Daimyōke no konrei, ohimesama no yomeiri-dōgu* [Mariages dans les familles de *daimyō*, objets des trousseaux des princesses], Sendai, musée municipal de Sendai, 2000 : 99-109.

YOSHIKAWA, Miho. « Kinsei buke josei no genjie kyōju [Réception des images du Genji au sein des femmes des familles guerrières modernes]. » In *Buke no bunbutsu to Genji monogatari-e* [Produits de la culture des familles guerrières et images du *Dit du Genji*], sous la direction de TAKAHASHI Tōru, KUFUKIHARA Rei et NAKANE Chie. Tōkyō, Kanrin shobo, 2012 : 51-71.